

**ELVIS**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Elvis: la vraie histoire / Kathleen Tracy

Autres titres: Elvis. Français

Nom: Tracy, Kathleen, auteure

Description: 2<sup>e</sup> édition | Traduction de: Elvis Presley: a biography

Identifiants: Canadiana 20210071958 | ISBN 9782897836610

Vedettes-matière: RVM: Presley, Elvis, 1935-1977

RVM: Musiciens rock-États-Unis-Biographies | RVMGF: Biographies

Classification: LCC ML420.P74 T7614 2022 | CDD 782.42166092-dc23

*Translated from the English Language edition of Elvis Presley: A Biography,  
by Kathleen Tracy, originally published by Greenwood Press, an imprint of ABC-CLIO,  
LLC, Santa Barbara, CA, USA. Copyright © 2006 by the author(s). Translated into and  
published in the French language by arrangement with ABC-CLIO, LLC.*

*All rights reserved.*

*No part of this book may be reproduced or transmitted in any form  
or by any means electronic or mechanical including photocopying,  
reprinting, or on any information storage or retrieval system,  
without permission in writing from ABC-CLIO, LLC.*

© 2011, 2022 Les Éditeurs réunis

pour la mise à jour et la traduction française

Images de la couverture: Everett Collection Inc; Karine Chevrier (Les Éditeurs réunis)

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

KATHLEEN TRACY

# ELVIS

## LA VRAIE HISTOIRE

Traduit de l'américain par Jean-Louis Morgan



LES ÉDITEURS RÉUNIS





*Mississippi.* Une famille américaine sortie tout droit d'un roman de John Steinbeck : celle d'Elvis Aaron Presley, fils unique de Gladys Love Smith, ouvrière du textile et de Vernon Elvis Presley, journalier.



## INTRODUCTION

Pour certains, Elvis Presley est simplement «Le King». Pour d'autres «le King des Kings». Pour d'autres enfin, l'enfant gâté d'une époque trop indulgente. Que l'on envisage Elvis comme un pionnier dans le domaine de la musique ou un personnage de tragédie, il n'en demeure pas moins l'un des artistes et catalyseurs culturels parmi les plus influents du XX<sup>e</sup> siècle. Il est le pont involontaire entre les crooners asexués comme Pat Boone, qui firent fureur au temps de l'époque Eisenhower, dans les années 1950, et les artistes à cran de la contre-culture comme Jim Morrison qui, non seulement exsudait sa sexualité, mais s'y complaisait abondamment.

En dépit du fait qu'il établit les fondements des générations de rockers qui devaient le suivre, Elvis s'adapta mal aux changements d'époques. Sa carrière atteignit un sommet puis chuta en un peu plus d'une décennie, une visibilité plutôt courte dans la vie artistique lorsqu'on pense aux Rolling Stones, qui demeurent culturellement valables depuis 1962, au groupe Aerosmith, qui perdure depuis près de 50 ans après avoir lancé son premier album, ou encore à Carlos Santana qui, lui, semble immortel.

Dès ses débuts, Elvis sembla destiné à être inspiré par une certaine époque et à y être identifié – le résultat des circonstances et de sa personnalité. Malgré son rôle de pionnier, Elvis ne se révéla pas un innovateur intrinsèque et, si son talent en tant qu'artiste reste indiscutable, son ambition atteignit rapidement ses limites. Le plaisir qu'il trouvait dans la musique ne pouvait pas concurrencer l'attrait que les stupéfiants représentaient pour lui. Malgré sa célébrité internationale, il était maladivement peu sûr de lui, au point de quémander constamment l'approbation de son entourage et d'aliéner sa carrière et sa vie personnelle au bon vouloir d'un gérant malfaisant. Celui-ci, en effet, s'octroyait un semblant de pouvoir en empêchant Elvis d'exercer le sien. À la fin, le chanteur était devenu une star plus grande que nature, mais dénuée d'instinct social ou de talent dans les affaires, et incapable de reprendre en main sa vie lorsque celle-ci prit des allures de déchéance.

Penser qu'Elvis aurait pu redevenir une vedette du rock ou un phénomène cinématographique, ou encore qu'il aurait pu se retrouver dans le circuit aux souvenirs (maintenu artificiellement en vie par la presse people en compagnie de personnages comme Elizabeth Taylor ou Lady Di), voilà qui relève de la plus pure spéculation. Ironie du sort : en quittant ce monde à un âge peu avancé, Elvis est devenu plus riche que jamais. Il s'est retrouvé canonisé en figure mythique, en tant que garçon né dans les quartiers pauvres et devenu « Le King », un roi au règne somme toute très éphémère. Mais, derrière l'image publique et le battage publicitaire, les demi-vérités et les opinions erronées, on retrouve surtout un homme enfant – humain, trop humain – ayant satisfait

ses aspirations de garçonnet pour finalement se faire dévorer par elles. Le but de cet ouvrage est de révéler l'homme derrière le mythe et le prix parfois élevé qu'il faut payer pour atteindre ses objectifs; cela nous permet de mieux apprécier la contribution de cet artiste à la musique populaire et de comprendre ses échecs avec la compassion qui convient.

Même si Elvis nous a quittés, son héritage demeure, car, dans une aveuglante traînée de poudre, il a laissé une trace indélébile dans le psychisme nord-américain. Mais pendant que l'icône continue à vivre, l'histoire de l'ascension de ce fils de métayer au rang d'idole ne cesse de s'embellir.

Disons simplement que nous sommes ce que nous sommes à cause de ce que nous avons été. Afin de pouvoir apprécier l'importance de ses réalisations et le fâcheux gaspillage résultant du traitement autodestructif qu'il s'infligea, il est nécessaire de prendre en considération les forces qui animaient Elvis ainsi que son humble extraction. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut remettre en perspective sa vie et sa carrière.

Sauf lorsque mentionné dans le texte, toutes les citations de ce livre sont extraites de plus de cinquante heures d'interviews avec Earl Greenwood, le cousin et ami d'enfance d'Elvis qui, finalement, lui servit d'agent publicitaire. Ces citations se composent de souvenirs personnels de Greenwood recueillis lors de conversations auxquelles il a participé, dont il a été témoin ou que d'autres membres de sa famille lui ont rapportées concernant Elvis. De plus, les réflexions attribuées à Elvis sont fondées sur des conversations qu'il a eues avec Greenwood, au cours desquelles le

chanteur s'est exprimé sur sa carrière, sa célébrité, sa famille et les femmes. L'essentiel de ces interviews a eu lieu pendant une période de trois mois.

# 1

## LA GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE PRESLEY

Même pour le Mississippi, le 5 avril 1936 fut un jour de printemps particulièrement humide. La température avoisinait les 33°C, et l'air était épais et oppressant. Dans son humble cabane, Gladys Presley essayait de distraire son bambin d'un an effrayé par le vent qui secouait la maison tout en s'inquiétant des nuées noires venant de l'ouest.

La tempête fit rage toute la journée, des séries d'éclairs zébraient le ciel gris, suivis de coups de tonnerre faisant trembler le sol. Cette journée sinistre se transforma en une nuit détrempée par une pluie incessante.

Les jours précédents, les radars Doppler avaient permis aux météorologues de suivre avec précision les cellules orageuses afin d'avertir les populations se trouvant sur leur route. Malheureusement, tout ce que les gens pouvaient faire était de regarder le ciel et, le soir, de tendre l'oreille. Ce soir-là, alors que les cultivateurs se préparaient à aller se coucher, un silence de mort s'abattit sur la petite ville de Tupelo.

Le vent se transforma en une légère brise. Les criquets cessèrent de striduler. On aurait cru que la nuit retenait son souffle. Soudain, un grondement formidable sortit du ciel, un bruit assourdissant comme si un convoi ferroviaire arrivait à toute vitesse sur Tupelo. Puis ce fut comme si une bombe explosait. C'était comme un souffle mortel qui s'approchait.

Effrayés, les habitants sortirent de leurs demeures, certains en vêtements de nuit, d'autres vêtus plus légèrement. Courant comme si leur vie était en jeu (en fait, elle l'était), ils se précipitaient, toutes affaires cessantes, vers les caves servant d'abris à ouragans. Ceux qui en avaient le courage pouvaient observer au loin le menaçant nuage en entonnoir serpentant dans les champs.

La plupart des gens réussirent à se mettre à l'abri, mais des centaines d'entre eux n'y parvinrent pas. La tornade déferla sur la malheureuse ville de Tupelo, frôla les quartiers mieux nantis mais occasionna des dégâts considérables parmi les habitations des pauvres métayers, noirs comme blancs, à l'ouest du centre-ville. Une famille de treize personnes fut exterminée en essayant de s'abriter dans sa cabane précaire.

Les dommages de cet ouragan se soldèrent par 216 morts, 700 blessés et 200 habitations détruites. Si la tornade était passée dans le centre de l'agglomération, on estime que le bilan aurait été encore plus catastrophique. En fait, personne ne sut jamais le nombre exact de victimes parce qu'à cette époque, les Noirs n'étaient pas officiellement recensés. Quoi

qu'il en soit, la tornade de Tupelo eut le triste privilège d'avoir été la quatrième tempête la plus mortelle de l'histoire des États-Unis.

Et ce n'est pas tout. Les mêmes cellules orageuses poursuivirent leur marche vers l'est. Le lendemain matin, une de ces tornades frappa Gainesville, en Géorgie. Elle fit 203 morts dans le quartier des affaires alors que la population se rendait au travail. Ce fut la cinquième catastrophe du genre la plus mortelle dans l'histoire du pays.

Les cellules maléfiques provoquèrent dix tornades au Mississippi, au Tennessee, en Alabama, en Géorgie, en Caroline du Sud, mais ce fut Tupelo qui écopa le plus, car la ville eut à subir les effets d'une tornade d'intensité F5, avec des vents tournoyant à la vitesse de 420 km/h – une force suffisante pour arracher l'écorce des arbres !

Des hordes de blessés envahirent les hôpitaux de campagne, qui n'étaient en fait que des cliniques peu faites pour traiter de telles urgences. On mobilisa les bâtiments publics comme le palais de justice et la salle de cinéma où les équipes d'urgence stérilisaient leurs instruments dans la machine à pop-corn...

Des années plus tard, Vernon, le père d'Elvis, aimait raconter à qui voulait l'entendre comment il était resté planté devant sa cabane pour surveiller vaillamment le déroulement des événements tandis que Gladys et leur bébé avaient trouvé refuge dans leur abri souterrain. Gladys avait une version différente de ce beau conte. Elle raconta à Elvis ce que son père avait oublié de dire, soit qu'il était si ivre qu'il était resté prostré dans la maison. « J'ai dû te prendre

dans un bras et tirer ton père de l'autre pour le traîner jusqu'à l'abri, avait-elle confié à son fils. J'étais tellement en colère que j'avais envie de le laisser crever là... » Lorsqu'elle eut réussi à haler son mari dans la cave, celui-ci sombra apparemment dans l'inconscience et dormit d'un lourd sommeil d'ivrogne pendant que la tornade faisait rage.

Les Presley firent partie des chanceux, car leur cabane fut épargnée et tous les membres de leur famille furent sains et saufs. Toutefois, le récit de la tornade, dont tous les jeunes de Tupelo entendirent parler (parfois dans des versions embellies ou fantaisistes) dès leur plus tendre enfance, marqua le psychisme d'Elvis de façon indélébile. En grandissant, il se faisait constamment rappeler que tous les biens d'une personne pouvaient lui être enlevés en un instant. Les tornades n'étant pas une rareté dans le bel État du Mississippi, il fut constamment aux prises avec cette sourde menace.

Chaque fois qu'on précipitait Elvis dans l'abri dans lequel on se réfugiait lors de tornades, et qu'il s'y blottissait avec des membres de sa famille en attendant que le danger passe, son imagination s'affolait. Le fait que l'abri fût souterrain ne facilitait pas la tâche, surtout la nuit. Il évoquait quelque crypte mortuaire, et ses cousins, plus âgés, ne se gênaient pas pour exacerber sa peur. Ils lui racontaient, par exemple, que s'il éternuait, le toit de l'abri s'effondrerait et que tout le monde serait enterré vivant. En général, Gladys se portait à la défense de son fils et grondait les galopins qui le taquinaient.

Si la tornade de 1936 avait laissé de mauvais souvenirs chez les Presley, il faut préciser que les événements météorologiques néfastes étaient les moindres soucis des pauvres gens de Tupelo qui devaient d'abord penser à garder les narines au-dessus de l'eau pour survivre. Tout comme aujourd'hui, le Mississippi des années 1930 était l'État le plus pauvre d'Amérique du Nord, car il ne s'était jamais remis de la Guerre de Sécession. Les propriétaires de plantations qui avaient survécu étaient ruinés, en partie à cause de la fin de l'esclavage des Noirs, et ensuite parce que les troupes nordistes avaient ravagé la plus grande partie de l'État.

Soixante-dix ans avaient passé et, à l'exception de quelques gros propriétaires, la majeure partie des habitants de cette région du Mississippi étaient, d'une manière ou d'une autre, des métayers, menant une vie de dur labeur et de maigre rapport. En théorie, le principe de la métairie était une bonne idée, mais la réalité était tout autre.

Le système fonctionnait ainsi : un propriétaire confiait une terre à tout ouvrier agricole qui se faisait fort de l'exploiter. Le métayer se construisait une cabane d'une ou deux pièces près de la parcelle après s'être entendu avec le propriétaire qu'en fin de saison, ils partageraient les profits.

Malheureusement, même les meilleures années, les profits étaient maigres et, pour la plupart, le métayage ne constituait qu'un moyen de ne pas mourir de faim et d'avoir un semblant de toit sur la tête, mais rarement de pouvoir mettre un peu d'argent de côté pour acheter éventuellement sa propre terre. De plus, Vernon Presley semblait être un homme à poisse. Il faut dire que, s'il pouvait se blâmer à

plus d'un titre, le sort ne l'aidait pas non plus. Elvis était son unique enfant et il était trop jeune pour l'aider aux champs, si bien que l'homme se retrouvait seul. Quant à Gladys, elle préférait travailler comme couturière dans l'une des deux manufactures locales lorsqu'on lui offrait du travail.

Hélas ! Même les meilleures semaines étaient maigres et les Presley, toujours dans la misère, devaient se tourner vers leur parenté pour être dépannés. Gladys acceptait tout don en espèces ou en aliments, mais ses yeux trahissaient son humiliation. Elle savait fort bien être incapable de rembourser ce qu'on lui prêtait, alors elle offrait aux gens de faire des travaux de ravaudage ou autres pour compenser. Les dures tâches ne la rebutèrent jamais, mais elle craignait de dévoiler à sa famille combien elle devait travailler dur pour survivre.

Gladys rentrait chez elle la tête haute, mais ses épaules tombantes et son pas traînant trahissaient ses douleurs physiques et morales. De plus, les aléas de sa pauvreté se trouvaient accentués par le fatalisme avec lequel son mari acceptait leur condition. Bien que sociable et de compagnie relativement agréable, Vernon était affreusement irresponsable, au plus grand dam de la pauvre Gladys. Manquant totalement d'ambition, il s'absentait souvent du travail sous prétexte qu'il avait des maux de dos. Toutefois, personne ne put jamais obtenir de précision sur cette maladie, somme toute d'une grande banalité.

Bien des gens pensaient que la seule idée de ramasser le coton – la culture principale aux alentours de Tupelo à cette époque – lui donnait des côtes en long. Il faut dire que ce

travail était éreintant. Tout jeune garçon, Elvis grimpa dans son arbre favori pour regarder les métayers courbés sur les plants de coton, leurs mains noueuses ensanglantées.

Il ne faut donc pas s'étonner si Elvis décida tôt dans la vie de ne pas être cultivateur, car, dans le contexte d'alors, il voyait les gens se démener pour n'aboutir nulle part. Il ne rêvait pas de devenir célèbre, car ses objectifs étaient plus simples. Il rêvait d'être propriétaire d'une station-service et de gagner suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de sa mère et aux siens.

Ceux qui ont vécu la triste époque de la Crise économique qui suivit le krach de 1929 diront que pouvoir se payer trois repas par jour tenait parfois du tour de force. Pour quelqu'un comme Elvis, dont la famille ne possédait guère plus que les hardes qu'elle portait, posséder une station-service n'était qu'un rêve relevant du domaine de l'impossible. Si quiconque avait osé dire à Elvis qu'il deviendrait un chanteur populaire célèbre, il aurait probablement douté de la santé mentale de cette personne. Aussi loin qu'on pouvait s'en souvenir, sa famille était composée de personnages besogneux tirant le diable par la queue. Il n'y avait pas de raison de s'imaginer que cela changerait avec la nouvelle génération.

## ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Bien que la plupart des Presley aient été des travailleurs itinérants, Elvis aurait été surpris d'apprendre que son arbre généalogique fourmillait de personnages des plus intéressants. De nos jours, on peut pratiquement suivre quelqu'un

à la trace, mais les archives, surtout dans le Sud, demeurèrent plutôt problématiques jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré cela, il est possible de remonter jusqu'à ses ancêtres, il y a de cela près de deux siècles. Son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père était un Écossais du nom d'Andrew Presley fils, né en 1754. Le père de cet ancêtre, Andrew Senior, avait immigré en Caroline du Nord en 1745 et pratiquait le métier de forgeron.

À peine deux semaines après la Déclaration d'indépendance, Andrew fils, alors âgé de 22 ans, acheta 150 acres, soit 60 hectares de terre dans le comté de Lancaster, en Caroline du Sud, où il avait l'intention de s'installer avec sa femme, une jeune Irlandaise dont l'histoire a perdu le nom. La Guerre d'Indépendance contrecarra ses plans et Andrew s'engagea dans l'Armée continentale des treize colonies. Il se débrouilla cependant pour rentrer au moins une fois chez lui afin d'assurer la lignée des Presley.

Andrew ayant foi en son nouveau pays, même sans talent particulier, il se montra un bon simple soldat qui, selon les archives, combattit vaillamment aux côtés de Washington durant toute la campagne révolutionnaire américaine. Selon les documents accompagnant ses relevés de pensionné de guerre, il aurait connu le général Lighthorse Harry Lee, 9<sup>e</sup> gouverneur de Virginie et père du général confédéré Robert E. Lee. Le titre de gloire d'Andrew reste, le 8 septembre 1781, d'avoir pris part à la bataille d'Etaw Springs, en Caroline du Sud, non loin du lieu où il s'était installé avec son épouse.

Les livres d'histoire ne s'étendent guère sur l'une des dernières batailles dites « des Carolines ». L'engagement dura une heure quarante-cinq et fut mené par le général Nathanael Greene. L'Armée continentale donna du fil à retordre aux *Redcoats* britanniques, probablement las de se battre pour une cause déjà perdue. Le tout se solda cependant par une victoire tactique pour les Anglais et un avantage stratégique pour les Américains qui firent 430 prisonniers sur 2 000 combattants ennemis.

Un détail historique apparaît dans le rapport d'un officier que l'on retrouva dans les papiers d'Andrew fils. On se demande pourquoi le soldat Presley conserva des documents qu'il ne pouvait consulter puisqu'il était illettré. Il est fort probable qu'ils constituaient pour lui des souvenirs de la fameuse bataille d'Etaw Springs et des aventures qui suivirent.

En effet, durant cette confrontation, le régiment d'Andrew enleva un bâtiment servant de base aux Britanniques. Ces derniers fuirent dans les bois. Alors qu'ils cherchaient à capturer des prisonniers, les Américains tombèrent sur le quartier des officiers, bien pourvu de boissons alcoolisées de choix. Alors que la bataille faisait encore rage à l'extérieur, Andrew et ses compagnons en profitèrent pour faire une pause et se rincer abondamment le gosier jusqu'à se retrouver dans un état d'ébriété avancée. Il s'agissait là d'une tradition à laquelle la famille Presley ne devait guère déroger au cours des siècles qui suivirent.

Andrew demeura sous les drapeaux jusqu'à la fin de la guerre, en 1783. Il avait 29 ans, était chargé de famille et ne

pouvait plus compter sur la République pour le faire vivre. Suivant les traces de son père, il alla trouver le forgeron local et lui proposa de devenir gratuitement son apprenti pour apprendre le métier. Son apprentissage terminé, il ouvrit sa forge et passa le reste de ses jours dans un rassurant anonymat. Il vécut bien de son travail et prit une retraite paisible grâce aux 20 dollars de pension qu'il recevait tous les mois du gouvernement. Fait notable: il mourut peu avant son 101<sup>e</sup> anniversaire!

L'un des enfants d'Andrew était Dunnan Presley, «l'enfant de la guerre», né en 1780. Dunnan avait la bougeotte et, bien qu'il ne s'éloignât guère de plus de 200 km de son lieu de naissance, il ne cessait de battre la campagne. À l'âge de 20 ans, il dit adieu à ses parents et s'établit quelque part en Caroline du Nord. Les relations entre Andrew, gros travailleur et homme de devoir, et son fils instable se détériorèrent. On ne sait si Dunnan renonça à sa part de l'héritage paternel ou s'il fut déshérité.

En Caroline du Nord, nous retrouvons Dunnan gagnant sa vie comme il le pouvait, passant d'un emploi à l'autre, faisant toujours preuve d'instabilité. Sans le sou, il s'arrangea toutefois pour élever une famille. À 40 ans, Dunnan avait une épouse et était le père de deux filles et de deux fils, dont Dunnan fils.

La famille se trouva endeuillée par la mort soudaine de la mère. Les archives ne donnent pas les causes de ce décès mais, dans le contexte de l'époque, la médecine était sommaire, et encore fallait-il pouvoir y recourir. Dunnan se remaria en 1830 avec une femme de vingt ans sa cadette, ce